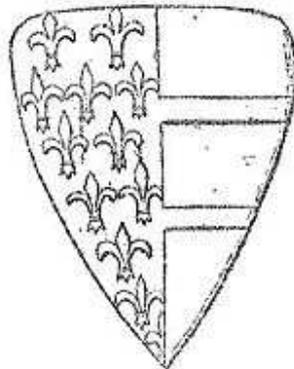


LE COMBAT DES BELLES LANCES à SOINDRES

17.8.1188

Vainqueur à GISORS, Philippe-Auguste s'était retiré à Chaumont-sur-Oise où il licencia son armée, tandis qu'Henri II allait chercher abri, à Vernon d'abord, puis derrière les murailles plus sûres de Pacy-sur-Eure. Là le roi d'Angleterre convoqua les siens, exhala sa honte et sa colère de la défaite, et conclue de façon curieuse, en disant que si le droit féodal lui interdisait de soumettre le roi de France, son seigneur, au moins lui restait-il assez de châteaux, de campagnes et de villes à ravager.

Richard, (Cœur de Lion) son fils, applaudit à cette proposition, exalta l'orgueil des Anglais, chanta la gloire du plus valeureux et proposa de profiter de ce que Philippe Auguste avait congédié ses barons pour courir assiéger MANTE, (*orthographe du temps*) défendue par le chevalier Guillaume de GARLANDE assisté seulement de quelques chevaliers.



Guillaume de Garlande.

Écu de Guillaume de GARLANDE issu de la famille de MEULAN

Nous sommes alors à l'aube du **17 août 1188**. L'aurore rougit les montagnes. Personne n'aurait pu distinguer chien de loup quand sonna, par le camp, le clairon. Au bruit, les soldats s'élancent de leur couchette et revêtent immédiatement leurs armures. Aussitôt l'armée se met en branle et se dirige vers PARIS. Elle marche depuis deux heures et le soleil n'est toujours pas levé. Lorsqu'Henri d'Angleterre voit enfin le jour, il atteint la retraite de Philippe Auguste et ordonne à ses soldats : « **Allez... allez par bandes, n'épargnez nulle ferme, incendiez les maisons, chargez-vous de butin, accablez sous le poids, d'un désastre cruel le pays des Gaulois** »

Par le fer, le feu, l'escorte obéit et se répand sur toute la terre ennemie, comblant ainsi les souhaits de son chef.

Le roi entouré de ses chevaliers, avance d'un pas assez lent espérant pouvoir, par la force de son armée, ruiner le château-fort de **MANTES**. Déjà **CHAUFOUR, BOISSY, BREVAL, NEAUPHLETTE, MONDREVILLE, JOUY, FAVRIEUX, MENERVILLE, LE MESNIL, la FOLIE, ANET, LANDELLE** ne sont plus que cendres. **BLARU, LOMMOYES, FONTENAY** sont également en flammes et, dans le même temps, le feu saisit tous les villages.

Les soldats ont fait des captifs, prennent le butin amassé à la force de leurs armes, se chargent d'enterrer sommairement les dépouilles qui jonchent le sol ensanglanté. Rien n'échappe au désastre.

LE COMBAT DES BELLES LANCES à SOINDRES

17.8.1188

Ce ne sont plus que ruines fumantes, et Henri, de son cœur dénaturé se comble d'aise ! Il ne se lasse pas d'admirer de tous les côtés les résultats de son méfait. La fumée est intense, partout, les champs même se sont embrasés par la violence des incendies allumés partout par ces mains criminelles.



Philippe AUGUSTE prêt au combat..

Déjà, tous les villageois en étaient certains, le roi de Londres allait venir les assiéger dans leurs murs. S'il les prenait, il changerait la ville en campagne fertile, chassant les citoyens ou les faisant mourir. Le roi, par ses excès essayait d'obtenir, par la peur, qu'eux-mêmes se courbent sous le joug de leur bon gré et qu'il puisse planter ses drapeaux en plein centre de MANTES.

Mais souvent les mots sont distants des actes ! Et le coup n'atteindra pas comme il le souhaitait les Français car, ils ne sont pas aisés à effrayer et plus on les menace, plus ils sont hardis. En eux l'indignation de ce traitement n'avait fait qu'exalter la force, les rendant plus actifs et attentifs à leur propre salut.

De l'affront surgit soudain la vengeance ! Les citoyens de la ville et des villages qui sont encore debout se sont armés, ouvrent leurs portes, avancent dans la plaine enfumée. A eux, se joint GARLANDE avec sa petite troupe de cinquante chevaliers qui va affronter, confiante, l'ennemi Anglais.

Lorsqu'Henri II les vit au loin regroupés, se tenir en ordre de combat, il resta stupéfait et fit donner de la trompette pour rassembler ses troupes. En lui-même il se faisait des tas de réflexions sur la bravoure de ces Français en si petit nombre mais près à en découdre : « ***Que peut donc signifier de la part des Français cet acte de folie ? D'où vient donc aux Mantais si grande présomption d'oser attendre ainsi mes troupes innombrables ? Bien que cinq mille à peine, ils paraissent vouloir affronter mon armée, eux qui devraient plutôt rechercher des abris et condamner leurs portes que d'avancer vers nous avec leurs glaives nus. Pourtant il se peut que, prudent, le roi leur ait envoyé du renfort et que lui-même il soit rassemblé sous leurs murs avec maints chevaliers pour se précipiter sur nous à l'improviste quand nous commencerons à en venir aux mains et pour épouvanter alors toute l'armée*** »..

LE COMBAT DES BELLES LANCES à SOINDRES

17.8.1188

Ceci dit, il donnera ordre à ses bataillons de reculer quelque peu.. Dans les plaines de **SOINDRES**, la colonne s'étant groupée, il arrêta ses troupes et disposa légions et cohortes tel un général romain, en ordre régulier et interdit à chacun d'aller vagabonder ou de quitter son rang tant qu'il ignorerait les intentions de MANTES., et ne pourra choisir ce qui convient le mieux ou de retourner du côté d'IVRY ou bien de s'acharner sur les portes de MANTES.

Aussitôt que la commune de MANTES – digne à jamais d'éloges – vit qu'il reculait, les troupes du roi Français se mirent aussitôt en route en rangs serrés et gravirent le flanc de **PONGEBOEUF** (*colline entre MANTES et SOINDRES ce nom ne se retrouve plus dans aucun document*)

Pour essayer d'atteindre les troupes du roi d'Angleterre, les troupes rassemblées à MANTES sous le drapeau du roi de France, firent preuve d'un courage et d'une vigueur à nulle autre pareille ! Elles réussirent à faire reculer le roi d'Angleterre !

Un messager du roi Philippe AUGUSTE plus prompt que le vent du midi, avait tôt fait de prévenir ce dernier : le feu, la fumée, vus depuis les remparts de CHAUMONT ravageaient la campagne ce que apprenant Philippe AUGUSTE allant à bride abattue, s'était finalement porté en tête de ses armées, pressé de parvenir en toute hâte à MANTES, car son cœur faisait sien les maux de ses sujets et le spectacle affligeant de la perte de ses soldats et des pauvres diables de villageois, accélérât sa course. A sa suite, il emmenait dix mille hommes de pied et trois cent chevaliers.



Les troupes du roi de France à la reconquête des châteaux forts – 1188

Infatigable et déchirant de l'éperon les flancs de son fier destrier, tout couvert de poussière, les chevaux de ses compagnons emmêlés par le vent qui cinglait les visages, mais cependant la sueur perlant à leur front, le roi se précipitait sur MANTES en trombe et ne s'arrêtera qu'en haut de PONGEBOEUF. Là attendant les siens, il revêt enfin son armure pour se protéger et il est accueilli par des cris de soulagement et de louanges par les habitants heureux de voir arriver tant de renforts et qui, voyant sa bravoure, s'arment eux-mêmes pour chasser l'ennemi.

LE COMBAT DES BELLES LANCES à SOINDRES

17.8.1188

Sa troupe qui l'avait quelque peu devancée, venait à sa rencontre et désormais, ils ne faisaient plus qu'un seul corps. Dans la même ardeur, le roi et ses soldats brûlaient de parvenir enfin sur le lieu de bataille où les attendaient le roi Anglais et ses troupes..

Ce pleutre avait déjà donné ordre à ses troupes de se replier et de charger en direction de **LEICESTER**, confiant à RICHARD le soin de l'arrière-garde !

C'était sans compter sur l'opiniâtreté du roi de France et ses compagnies passant en nombre effectif avaient poursuivis leur course pour voir s'enfuir l'ennemi ! Alors Philippe AUGUSTE arrêta ses troupes au milieu de la plaine, d'où l'Anglais s'était prestement dérobé. Mais noble héritier des BARRES, l'un des barons Français ne put souffrir ce fait ! Ce chevalier nommé Guillaume était d'âme guerrière, et de la chevalerie, une irréprochable image.

C'était une gloire et une parfaite illustration de la nation Française, beau de corps, vigoureux, comblé de tous les dons, il surpassait ainsi à tel point tous les hommes, qu'il semblait ne manquer d'aucune qualité !

Furtivement il avait quitté les rangs du roi, pris à son écuyer sa lance et son écu et lança : « **Qui me suivra ? Comme fixé au sol, le comte de Poitiers (Richard Cœur de Lion comte de Poitiers) est là qui nous provoque et tout prêt à livrer combat. Sur son écu, je reconnais la gueule effrayante du lion ; comme une tour de fer, il est là, blasphémant sur le nom des Français, de sa bouche insolente, oubliant de s'enfuir tant son orgueil l'emporte il partira furieux s'il n'a pas combattu. Je vais voir de plus près cet homme** ».



Sceau de Richard Cœur de Lion (armoiries d'Angleterre)

Ceci dit, il vola vers la plaine, escorté de MELLO (*DREU de MELLO, Hugues d'ALENCURIE, BAUDOIN, Gérard de FOURNIVAL tous chevaliers Français*) et de Hugues sous qui respirait la – terre d'ALENCURIE – dont la gloire accrue emplissait l'univers, et de BAUDOIN, de Gérard de FOURNIVAL et avec d'autres, poussés par l'amour de la gloire, escortant de loin la bannière de BARRES, suivis des écuyers fidèles à leurs maîtres, et enfin des ribauds lesquels, bien que sans armes, allaient résolus et fiers de participer à la bataille en bravant le danger, de même JONATHAS suivi d'un écuyer, ils gravirent le mont abrupt, à l'insu du roi et de son glaive et à lui seul, força les rangs des soldats en fuite.

Dès qu'il le vit à ses côtés, BARRES brandit sa lance, « *HIRONDELLE* » (*en fait Guillaume d'AUBIGNE comte d'ARUNDEL dont le nom permet ce jeu de mot, chevalier Anglais*) a volé hors des rangs, plus rapide que l'oiseau dont il porte l'emblème, et dans le bouclier dont Guillaume se couvre, a plongé d'un bras sûr sa lance impétueuse.

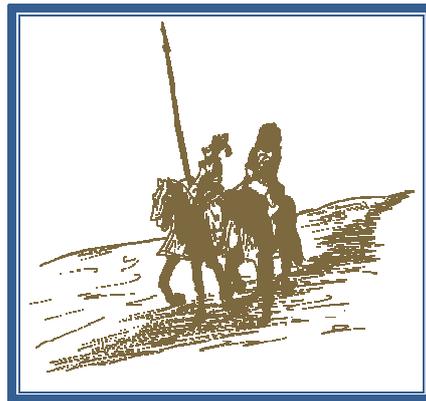
LE COMBAT DES BELLES LANCES à SOINDRES

17.8.1188

Volant aussi léger que possible, le comte CHICHESTER (chevalier Anglais), essaie dans le même temps de le désarçonner, mais nul vent ne renverse le chevalier Français. Des coups sont portés de tous côtés, BARRES ne tombe pas, demeurant impassible sur son destrier. Mieux même, au premier choc, sa lance a atteint son but, unissant comte et cheval dans une même chute ! Et de colère, il touche un second chevalier et le renverse à terre. Les chevaux débridés s'enfuient à travers la plaine pour devenir le butin d'un quelconque ennemi.

Par les coteaux voisins, les comtes, chevaux, tombent avec leurs armes. Alors vient le combat du héros de Poitiers qui, fils de roi, bientôt sera roi lui-même (Richard). Guillaume dont la lance est demeurée entière, en le reconnaissant soudain, ne cache pas sa joie de combattre son Pair avec armes égales.

Frappant au centre de l'écu de sa lance de frêne, lui-même est frappé d'un coup non moins violent que lui porte Richard Cœur de Lion ! A travers les écus, la lance atteint les corps, perfore les plastrons, fait voler en éclats une triple cuirasse ! La bataille fait rage et les lances des Français ne peuvent supporter de tels chocs, rendant en se brisant, des craquements sinistres !



Chevalier et sa lance

Mais chaque combattant, par précaution, a recouvert sa poitrine de fer recuit doublement et certaines lances Anglaises s'arrêtent nettes et se brisent à leur tour sur ces cuirasses solides ! Alors, ils n'ont plus de recours que de viser les tempes et, n'ayant pu résister aux armures trop dures, les ennemis attaquent à l'épée par des coups alternés, cherchant à provoquer la chute létale des combattants Français. Leur colère est réelle et leur combat révèle toute la haine que l'on peut lire sur leurs traits.

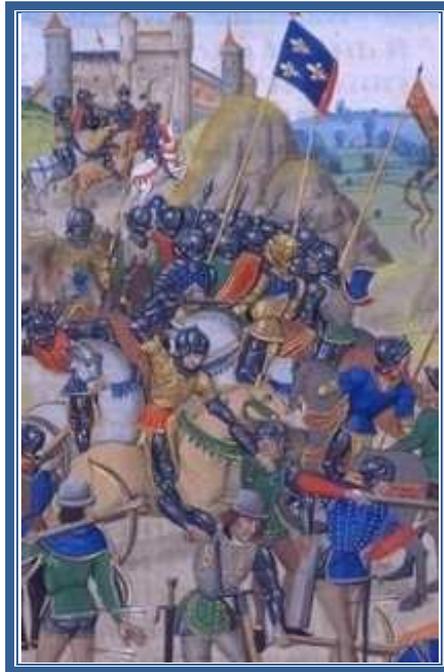
Fâché de ne pouvoir combattre en loyal combat, Richard imagine alors une ruse : Dans le flanc du cheval de Guillaume, il plonge son épée au plus profond, ce que voyant le chevalier Français sentant son cheval tremblé sous lui, en descend prestement et, se tenant debout et ferme sur ses pieds, il ébranle d'un coup si vigoureux le comte, que celui-ci s'abat au sol de tout son long. Puis pour l'accabler encore davantage, de cette même épée, il abat le cheval qui roule sur le comte et l'écrase.

Pourquoi ?

LE COMBAT DES BELLES LANCES à SOINDRES

17.8.1188

C'est qu'à lui seul, il ne peut faire le comte prisonnier, ni prendre ses armes, ni lui donner la mort après l'avoir vaincu, entouré qu'il était de nombreux ennemis lui lançant sans fin, javelots et pierres et, de loin le couvrait d'une grêle de flèches car, aucun d'eux n'osaient attaquer de près, ni en venir aux mains pour une lutte de corps à corps. BARRES se tenait ferme ainsi qu'un rempart, se tournant tantôt pour frapper l'un, tantôt l'autre, comme un sanglier cerné de tous côtés par des chiens aboyant, ne pouvant ni s'enfuir, ni malgré sa fureur, approcher vraiment l'ennemi sur lequel il aurait pu assouvir sa colère mais, de sa fougue et de hargne, il pourfend à droite et à gauche perçant ceux qu'il atteint de sa fourche recourbée.



La bataille faisait rage...

Les compagnons du comte accourent et s'empressent de relever leur chef qui gît dans la poussière, étendu sur le dos, tout meurtri par sa chute, écrasé par le poids de son cheval mort et de ses armes. Grâce aux soins de ses fidèles, très vite il se remet debout et monte sur un cheval frais et s'excite à nouveau au combat contre BARRES, pensant ou le tuer ou l'emmener vivant ! Ce dernier est tout couvert de sang, ne se tient plus qu'à peine sur ses jambes, le bouclier brisé, percé en mille points, tout hérissé de traits tel un hérisson. Pourtant personne n'ose porter la main sur lui sans périr aussitôt de sa main encore prête à tuer.

Le comte crie alors en s'époumonant : **« Nous avons vaincu BARRES, réjouissez-vous guerriers ! BARRE est en nos mains, désormais nul barreau ne peut nous l'enlever »**

Mais tandis que le fourbe se vante, HUGUES d'un bras solide lui porte un coup de lance, lui atteint l'oreille gauche. Le comte s'est retourné vers la droite et la lance, sans le faire tomber, ni même le blesser, manquant son coup, se brise.

HUGUES s'écrie alors : **« Si de cette façon, tu as cru pouvoir vaincre l'invincible seigneur des Barres, nous voici qui, même s'il est tard, venons à temps encore pour apporter secours à Barres fatigué.**

LE COMBAT DES BELLES LANCES à SOINDRES

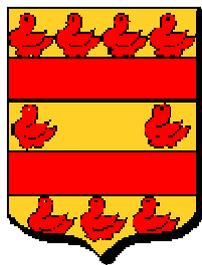
17.8.1188

Cesse de proférer pareilles vantardises ! De quel droit le fais-tu ? Nous savons qui tu es. Garde le souvenir de ta pudique mère (La mère de Richard Cœur de Lion, épouse d'Henri II avait été reine de France avant que Louis VII l'eut répudiée) ***Cesse de blasphémer les Français invincibles et dis-toi qu'on ne peut jamais leur résister*** ».

Disant ceci, il fit tournoyer son épée et frappa sur le champ, à la tête, Richard qui le pressa à son tour puis, stupéfait, recula. Ailleurs, DREU DE MELLO, en redoublant d'efforts, désarçonne Marcel (*sans doute Guillaume de MANDEVILLE du camp Anglais*), et ajoute LEICESTER à ceux qui sont déjà tombés. Sans se lasser, il abat ceux-ci et ceux-là sans coup férir, quand Pierre de PRADELLE (*compagnon de Richard Cœur de Lion*) irrité du massacre de tant de ses compagnons, frappe au milieu du front DREU que son casque, ayant glissé, protégeait mal, et dont le bras mit mieux en relief la valeur, qu'il ne le protégea : une affreuse blessure s'imprima sur le front du noble baron dont le fils, tout proche, voyant cela entra dans une fureur indicible et, s'oubliant lui-même, parmi les ennemis s'élança en attaquant, renversant, frappant au hasard pour venger la blessure de son père..

Quant à BAUDOIN, il abat Raoul et, FOURNIVAL abat Pierre, Robert renverse Henri, Hugues renverse Foulques.. Les Français animés d'un même élan se ruent contre leurs ennemis. Pourtant leur troupe est peu nombreuse mais tellement fougueuse au combat, qu'ils se battent comme un seul homme.

DREU sa blessure pansée, s'est recoiffé de son casque et Guillaume, déjà lui aussi, a retrouvé un cheval et revêtu ses armes. Nombreux seront encore ceux qu'il abat. Les champs alentours se trouvent engraisés par le sang répandu. Sans maîtres, quelques dizaines de chevaux errent en campagne. Des lances, des traits, hérissent la plaine qui n'a jamais vu tel combat !



Armoiries de DREU IV de MELLO

Le sol est recouvert d'armes abandonnées ou brisées et gisent ça et là hommes, chevaux, aux portes de la mort. Les troupes s'éclaircissent dans leur fuite, laissant les champs à découvert. L'adversaire s'enfuit effectivement irrévocablement cette fois, ne pouvant soutenir la fureur des Français !

Pourtant certains des chevaliers Français veulent poursuivre le combat jusqu'au dernier et clament à tout vent : « ***Mais où fuyez vous donc ? Reprenez vos esprits, revenez au combat ! Au moins arrêtez-vous au milieu de la plaine ! Il n'est personne qui vous suive et vous talonne votre armée. Où est donc votre noble jeunesse ? Oh ! Oh ! Qui fuyez-vous ? Quelle honte de voir mille seigneurs et plus, au renom de courage, promis par leur naissance aux suprêmes honneurs, si facilement fuir devant moins de trente hommes ?*** »

Mais voyons ce qu'en pensait de son côté le Roi Anglais et ce que dit la chronique de cet autre côté de la Manche : « *Le roi Henri se mit en marche avec une nombreuse chevalerie et de bons sergents*

LE COMBAT DES BELLES LANCES à SOINDRES

17.8.1188

disposés à tout ravager. Ils brûlèrent tout le pays jusqu'à MANTES par l'ordre du roi. Le roi de France était à MANTES. Il lui fut douloureux de voir détruire sa terre, d'autant plus qu'il n'avait que peu de monde. Il sortit cependant ; il n'y eut de bonnes rencontres où chacun fit de son mieux. Il y eut des chevaliers abattus et pris, d'autres furent contusionnés. Mais je ne veux pas dire ceux qui, parmi les chevaliers de France, furent pris. Le roi d'Angleterre détruisit le trône de BREVAL, tout ce qu'il put atteindre.. Puis le soir, il alla coucher à IVRY, ayant fait beaucoup de butin. Le lendemain, il dit à son fils, le comte de Poitiers : « Richard, nous avons bien vengé notre orme ».

Mais enrichis de chevaux et chargés de butin, écuyers et ribauds Français, tout en marchant plaisaient. Il fait nuit. Le clairon fait entendre aux lointains le retour de l'armée et de son roi vers MANTES où ils viennent goûter le plaisir de la table et, dans un doux sommeil, oublier le combat.

De ce jour, les Anglais jugèrent préférable de ne plus diriger contre les Français leurs soldats !... ce qui est faux puisque la guerre de cent ans allait à nouveau les mettre face à face.

Dans les libations et les réjouissances, s'achevait une journée lourde d'inquiétudes pour les Mantais.

Mais quelle fierté devait être la leur ! Ce combat d'arrière-garde qui ne dépassa guère l'ampleur d'un tournoi et même d'un combat singulier, a pourtant mérité de certains historiens la poétique appellation de « **COMBAT DU BOIS DES BELLES LANCES** », en souvenir des lances valeureuses rompues par les héros du jour. C'est un incident pittoresque de l'histoire local mantaise, disait J. FERRY en 1948, mais aussi l'occasion d'un tableau fort intéressant de la lutte entre Philippe AUGUSTE et Henri II, des rapports du roi et des communes, enfin des conditions de guerre du Moyen-âge.

Madeleine ARNOLD TETARD ©

Sources : d'après « *Pages d'histoire du Mantois : deux combats de Philippe Auguste près de Mantes par J. FERRY Inspecteur de l'Enseignement primaire édition écoles du Mantois journal des écoles publiques de l'arrondissement de Mantes* » d'après le récit de Guillaume Le Breton qui écrivit en vers ce combat, que j'ai retranscrit en langage moderne en épurant le texte des grandiloquences du temps.